Document généré le 25 avr. 2024 15:42

ETC

Un temps, deux lieux
L'été 1988, entre Rivière-du-Loup et La Rochelle

Céline De Guise

Numéro 5, automne 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/996ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

De Guise, C. (1988). Compte rendu de [Un temps, deux lieux : l'été 1988, entre Rivière-du-Loup et La Rochelle]. *ETC*, (5), 70–73.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

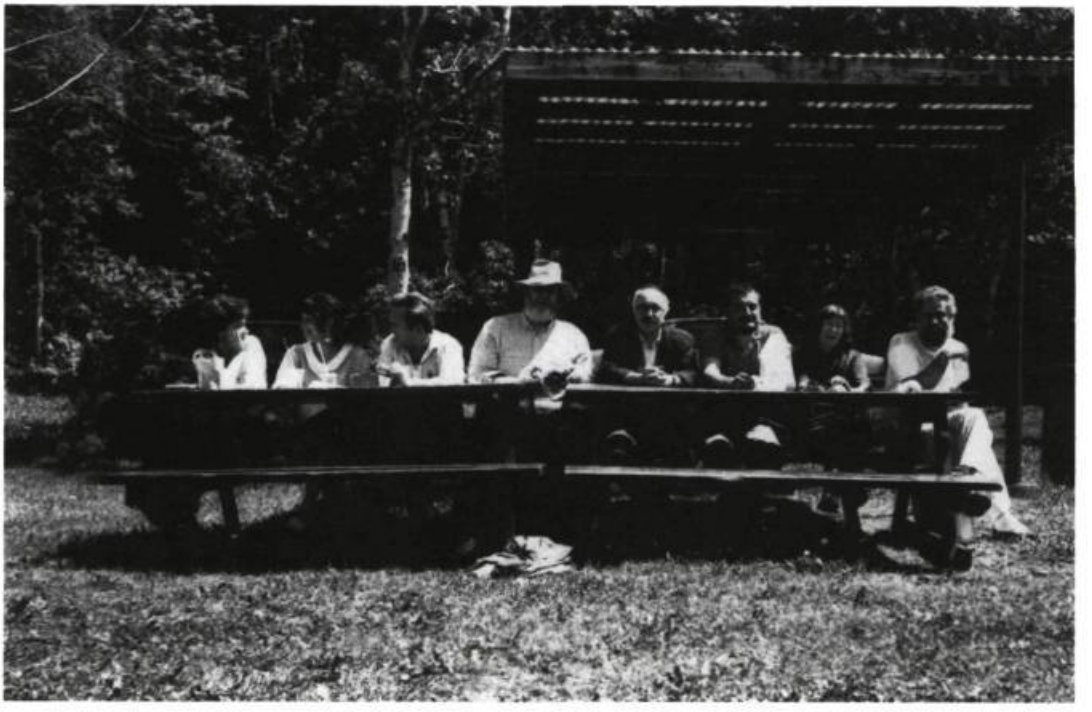
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un temps, deux lieux
L'été 1988, entre Rivière-du-Loup et La Rochelle



De gauche à droite Hélène Michaud, Céline De Guise, Jean Arrouye, Robert Legendre, Bertholin, François Bouillon, Jacqueline Fry et Paul Carpentier. Photo : Robert Legendre

Un défi! Tenter de créer un pont entre l'art contemporain et les disciplines de l'ethnologie et de l'anthropologie. Le prétexte, un musée qui, dans la région du Bas-Saint-Laurent défend depuis plusieurs années des tendances à la fois scientifiques et artistiques. Et au centre, une directrice qui essaie tant bien que mal de permettre aux uns et aux autres d'exister.

«... des courants artistiques internationaux (l'art conceptuel, le land art et le primitivisme) soulèvent la question d'un passé collectif, énoncent le droit à une archéologie de l'imaginaire et relancent la quête d'un «paradis perdu». Le refus d'une peinture classique, de codes académiques, amène ces créateurs à rechercher les gestes essentiels, rituels, symboliques et quotidiens. Plusieurs artistes s'inscrivent dans ces tendances et jalonnent, à leur tour, le territoire et l'esprit[1].»

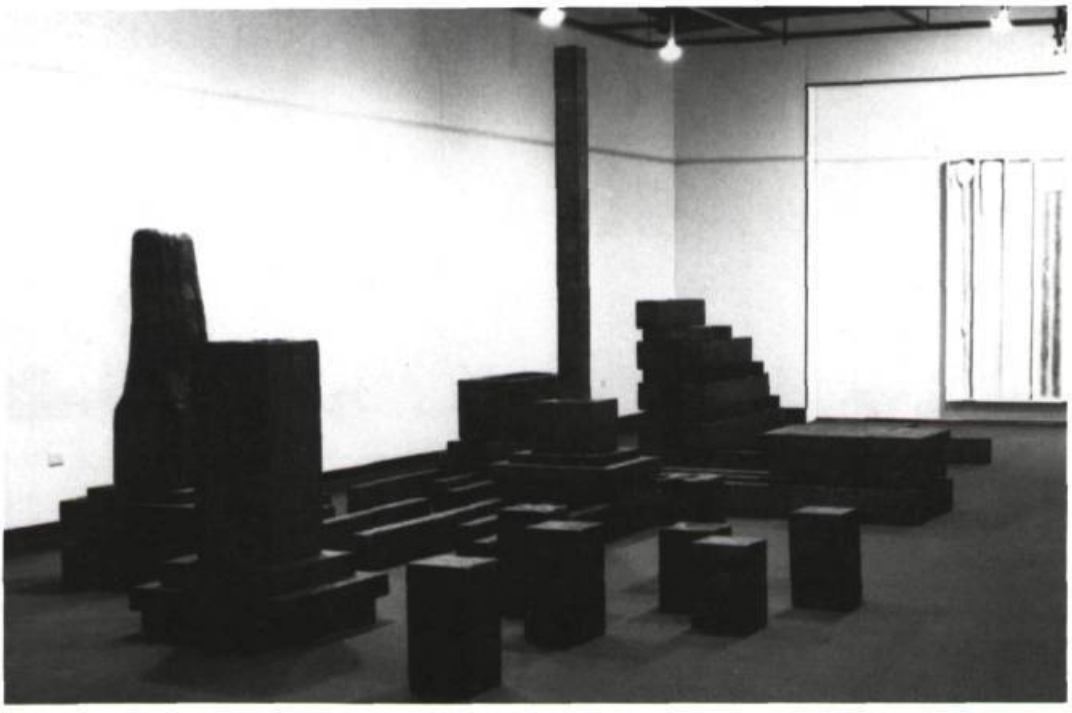
Une rencontre, elle a pour nom Brigitte Hedel Samson, est conservatrice à l'emploi du Ministère de la Culture, a également amorcé une recherche sur cette problématique. Et l'aventure commence une journée de septembre 1986, alors que des bombes explosent à différents endroits dans un Paris en émoi.

Il faut trouver en France un répondant à celui de Rivière-du-Loup. Une ville en bordure de l'Atlantique, et voici La Rochelle. Le directeur de la Maison de la Culture est intéressé par le projet. Malheureusement, il partira en cours de route. Il en sera ainsi au Musée du Bas Saint-Laurent. Mais la relève respecte les engagements.

Les artistes sont choisis, les Canadiens ont pour nom Lise Labrie (née à Rimouski et travaillant au Bic), Bill Vazan (natif de Toronto et vivant à Montréal) et Irene F. Whittome (originaire de Vancouver mais ayant adopté Montréal).

Les artistes français se nomment Bertholin (né dans les Vosges et enseignant à Rouen), François Bouillon (né à Limoges, habitant Paris et enseignant à Dijon) et Claude Viallat (travaillant à Nîmes, ville où il vit le jour).

Quant aux chercheurs, ils ont pour nom Jean Arrouye, sémiologue et professeur à l'Université d'Aix-en-Provence, François-René Picon, ethnologue enseignant à l'Université de Paris V, Jacqueline Fry, anthropologue de l'art, rattachée à l'Université d'Ottawa, Paul Carpentier, ethnologue, directeur adjoint du Musée canadien des civilisations.



Bertholin, 1971-1978. Photo : Robert Legendre, Michel Mercé

L'objectif est de demander aux artistes de travailler à l'installation d'une œuvre nouvelle dans un pays qui n'est pas le leur, en compagnie des chercheurs invités. Ils présenteront une œuvre ancienne dans leur pays d'origine qui témoignera de l'évolution de cette tendance.

C'est l'artiste français Claude Viallat qui, le premier, a franchi l'océan pour venir réaliser ses pièces à Rivière-du-Loup. Sa participation à la Biennale de Venise explique cette entorse au temps. Nous sommes à Pâques, la neige traîne encore sur le rivage alors que nous faisons la cueillette de bois de grève et de cordages qui deviendront les nouveaux «objets» de Viallat. Tous les matériaux ont été trouvés sur place. Malgré l'incertitude, l'angoisse de ce nouveau défi auquel l'artiste ne s'était jamais confronté, Viallat joue le jeu jusqu'au bout. Il a rencontré l'anthropologue d'art Jacqueline Fry. Je les écoute attentivement, témoin d'un lien qui se tisse très simplement entre ces personnes issues de deux milieux différents. Nous avons compté un premier point.

C'est déjà le mois de juin. Ils débarquent à tour de rôle. D'abord les artistes français François Bouillon et Bertholin puis notre sémiologue de service (comme on se plaît à le nommer) Jean Arrouye qui arrive en droite ligne d'Aix-en-Provence. Les cours viennent de se terminer, le travail commence. L'anthropologue d'art Jacqueline Fry et l'ethnologue Paul Carpentier (nos «Canadiens») sont au rendez-vous. L'équipe du Musée du Bas-Saint-Laurent nous attend, ouvrant ses salles et ses locaux. On observe, on questionne, on écoute, l'un dessine, les autres regardent, on cherche, on attend, on échange. On partage les repas, le homard est si bon, que dire des fèves au lard avec du lièvre, arrosées de sirop d'érable!

Avant que ne débute l'événement, nous avons demandé à nos chercheurs de se pencher sur la thématique choisie et de nous faire parvenir un texte d'introduction. Certains d'entre eux ont rencontré les artistes, vu les œuvres. Il ont tous eu accès aux catalogues, ces témoins parcellaires.

Paul Carpentier aborde l'idée que l'anthropologie s'est d'abord «... livrée à un acte d'appropriation gigantesque pour lequel l'exotisme était redéfini dans le cadre exclusif de la pensée occidentale».

Cependant, par la suite, l'anthropologie a eu une réaction de «restitution» : «chaque civilisation, chaque

Lise Labrie, *L'attaque*, 1982. Photo : Robert Legendre, Michel Mercé

culture se voyant désormais reconnaître son originalité et étant réexaminée de l'intérieur.»

Il poursuit en écrivant : «L'incidence des découvertes anthropologiques sur les mouvements artistiques occidentaux est aussi ancienne que l'avènement de la discipline. Mais il ne me semble pas que le cheminement de l'anthropologie passant de l'appropriation à la restitution se reflète dans les arts. Il n'y a toutefois là aucune place pour élaborer un jugement basé sur une quelconque comparaison puisque les deux activités procèdent d'univers apparemment incompatibles.»

Ce sera son point de départ. Il choisira de s'intéresser aux phénomènes humains plutôt qu'aux œuvres elles-mêmes, s'inscrivant à l'intérieur d'un contexte social, observant le jeu des interactions, privilégiant l'enquête.

François-René Picon propose «quelques réflexions à propos de l'art primitif». Pour lui cette filiation n'est pas «... une recherche de ressemblance, mais une recherche d'identité, le partage d'un projet ou, comme on le ferait pour deux figures, une recherche de coïncidence». Sa façon de définir l'artiste à qui il redonne «... la dimension du faire, du technique, du geste qui s'affronte et donne forme au matériau» poursuit cette idée.

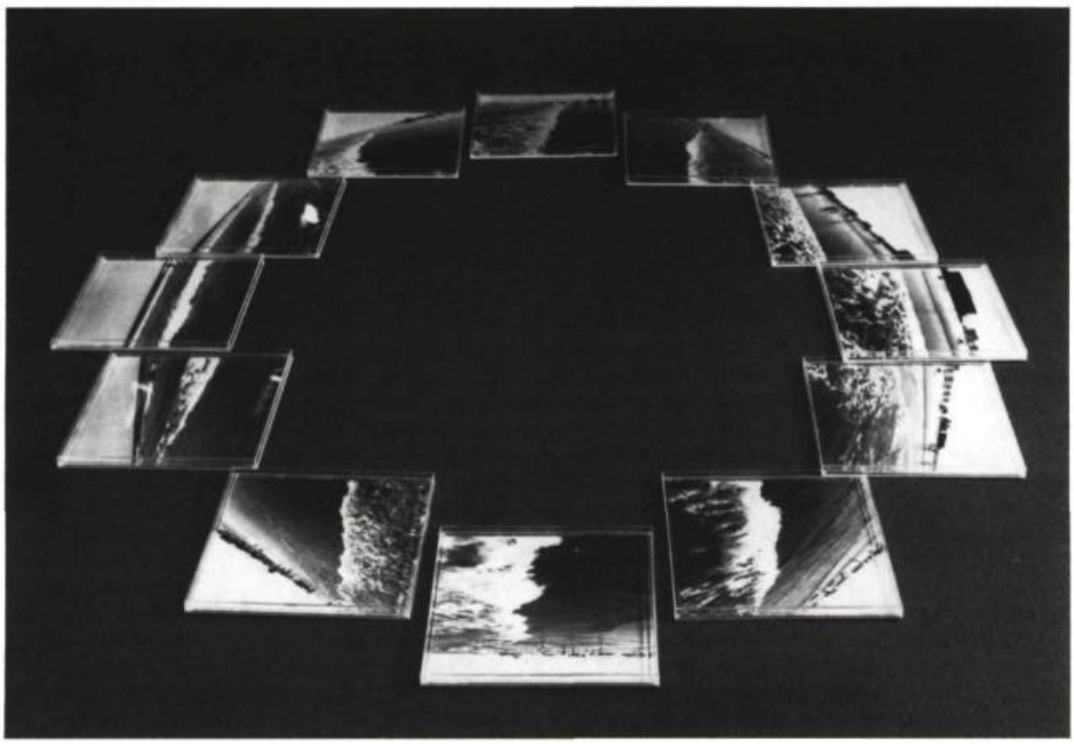
«Et la nature de leur inspiration, marquée par un lieu et un temps particuliers, font envisager la possibilité d'une nouvelle façon d'aborder l'art primitif. [...] Etre à l'écoute des artistes et de leur pratique donne ici l'occasion d'explorer cette voie intérieure et de se rapprocher peut-être de l'art des sociétés primitives. Retourner à l'art primitif n'est pas le projet. Il ne s'agit pas de copier mais de s'interroger sur le geste, c'est-à-dire la pensée, la matière et la société ou, à la façon de Marcel Mauss, sur le "faire avec quoi pour qui" et, certainement, les termes sont permutables puisqu'ils sont bien, en fait, des réalités simultanées.»

Malheureusement, François-René Picon n'a pu être présent à Rivière-du-Loup. Il reste le second lieu, La Rochelle où nous lui avons donné rendez-vous.

Quant à Jean Arrouye, il intitule son texte d'introduction «Le temps des assembleurs». Il souligne que des artistes comme Labrie, Vazan ou Bouillon ont recours à des «techniques de combinaison, de juxtaposition ou d'accumulation». Il ajoute que ces «œuvres mettent en scène le processus de fabrication. Lorsqu'elles sont constituées de l'accumulation ou de la reduplication d'éléments analogues, comme c'est le cas avec Viallat nouant et renouant ses cordages ou réitérant inlassablement la même empreinte primordiale, avec Irene F. Whittome collationnant des "objets trouvés" ou alignant des tablettes cirées, ou encore avec Bertholin composant des bosquets de stèles.» Il conclut son premier texte en disant : «Le temps des assembleurs est le temps des allégories en vacance de sens.»

A Rivière-du-Loup, il s'attardera aux œuvres des Québécois, réalisées entre 1975 (Irene F. Whittome, *Le Musée blanc II*), 1977 (Bill Vazan, *Horizontal Waves*) et 1982 Lise Labrie, *L'attaque*). De sa rencontre avec les artistes il retiendra non seulement ce qui a été cherché et trouvé mais encore ce qui demeure en suspens.

Jacqueline Fry, qui se définit comme anthropologue de l'art a longtemps travaillé au Musée de l'Homme à Paris, s'intéressant aux sculptures traditionnelles africaines puis à l'art africain contemporain.



Bill Vazan, *Horizontal Waves*, 1977. Photo : Robert Legendre, Michel Mercé

Par la suite, elle s'est penchée avec beaucoup d'intérêt sur l'art inuit et amérindien. Elle a un tremblement d'horreur quand on parle de primitivisme car il y a danger d'appropriation de forme ou des figures de sociétés et ce, de façon superficielle. Elle se méfie de la mode des ruines et des vestiges.

Son texte d'introduciton s'intitule «Appropriation, rencontre convergences». Elle fait mention d'un temps qui «devient archéologique cessant d'être linéaire». Elle définit l'anthropologie comme étant «une science sociale ou humaine plutôt attachée à l'étude des sociétés ignorées par l'histoire de l'art et intéressée à l'approche de leur production symbolique et matérielle, ainsi qu'une attitude définie par un effort constant de distanciation culturelle».

Jacqueline Fry va plus loin et propose une anthropologie de l'art en reprenant l'idée que «toute société vivait animée par des tensions esthétiques et qu'il fallait aller d'abord soigneusement à la découverte de son système d'objet». Elle parle d'ouverture des disciplines qui ne doivent pas pour autant perdre leur rigueur : «L'anthropologie se découvre dans l'approche des arts contemporains et l'histoire de l'art se teste dans l'étude des arts encore dits primitifs. Mais les œuvres mêmes nées des visions volontairement confondues de cultures différentes ne cessent de manifester un liberté imaginaire délicate à apprivoiser.»

Pourtant, c'est à cette tâche que se pliera Jacqueline Fry qui rédigera tout au cours de la semaine précédant l'ouverture de l'exposition à Rivière-du-Loup des «Notes pour un journal personnel ou Constat méthodologique». Elle s'attardera aux œuvres des trois Français : Bertholin et «ses choses» réalisées entre 1971 et 1988; François Bouillon avec *Uruboros*, *Saint-Sébastien Blanc* et *Se ipsum pinxit*; et Viallat avec *Pièges*, *Suspension* et *Chaise*. Elle conclut en disant : «Le débat sur "Art et Anthropologie" dans lequel ces œuvres se situent reste à ouvrir. Le territoire du "primitivisme" n'est pas encore un objet de réflection. Marquages, races, techniques pré-industrielles, souci du premier, du peu, constituent quelques repères. Les risques de neutraliser les directions de chaque artiste et de simplifier les complexités d'une pensée dite primitive nous guettent...»

La suite est prévue pour La Rochelle où le débat se poursuit. L'expositon se termine le 5 septembre à Rivière-du-Loup et se prolonge jusqu'à la fin du mois de septembre à La Rochelle.

Céline De Guise

NOTE

1. Toutes les citations sont tirées du document d'accompagnement de l'événement.